

Invitation

Par Ibrahim DJIBO

Médiateur Social chargé de La Mission Politique de la ville à
Troyes.

« J'ai décidé de faire un portrait de toi qui est en fait une invitation à la lecture de ton livre : un jour, je vis venir une jeune fille iconoclaste, carnavalesque avec son chapeau défiant toutes les mesures. Je me suis alors dit : « mais qui est cette folle ? »

Défiant tous les regards elle se présenta : « je suis la nouvelle animatrice et je viens pour l'été. » Je fus estomaqué par son assurance avec ce sourire presque moqueur mais totalement désarmant. « Bienvenue à Debussy ; tu prends en charge ce groupe mixte en animation de rue. » « OK ! » me répondit-elle. Je me dis qu'elle ne tiendrait pas la journée et ne reviendrait pas le lendemain. Elle revint ; le surlendemain aussi puis tout l'été et finalement elle devint l'amazone du quartier Debussy. J'ai découvert une forte personnalité, une volonté inébranlable et un engagement total pour les jeunes. Nous avons trouvé la perle rare qui s'adaptait et se réinventait sans cesse ; une rappeuse, une dessinatrice, une couturière avec des compositions qui faisaient voler en éclat toutes les normes ; un carnaval permanent. Imaginez une lionne avec les rayures d'un zèbre ! Imaginez Charlie Chaplin sans son chapeau. Le quartier était devenu comme cela sans Madah. Debussy la réclamait sans cesse et la réclame toujours.

Merci femme libre dans sa tête dotée d'une volonté farouche et d'une énergie explosive.

Madah c'est pas comme les autres,

Madah une maman qui n'a pas eu 'Maman' ;

Madah elle en connaît le prix et la voilà maman formidable de deux garçons magnifiques !

Madah c'est pas comme les autres,

Avec elle, c'est toujours extraordinaire...

Préface

« Ne laisse personne te dire que tu ne peux pas. »

Voici un message plein d'espoir.

La vie peut quelques fois, dès son commencement, être un vrai parcours de combattant pour certains d'entre nous. Elle n'est alors bien évidemment pas un long fleuve tranquille. Il faut se débattre, crier dans un dédale de chemins tortueux sur lesquels la solitude, le gouffre affectif, des privations multiples, des cloisonnements insensés, une pléthore d'injonctions, des affirmations sévères, des critiques acerbes, des agissements destructeurs et autres diverses exigences démesurées, alourdissent le pas.

À travers son autobiographie, Tatiana BIZIT-BILA alias MADAH, vous emmène dans son histoire, celle d'une petite fille ronde qui ne se trouvait vraiment pas jolie...

Au fil des années, cette amazone a révélé sa multi potentialité et a transformé ses complexes en véritables atouts.

Un zèbre doté d'une force de lionne qui a trouvé sa mission de vie.

Madah raconte son parcours dans ce beau premier livre. Posés comme une discussion intime, ses mots authentiques prouvent que tout est possible malgré un passé difficile.

Des mots chantés et scandés au son du Rap, à la confession de ses plus profondes blessures ; de l'action toujours déterminée au refus d'une certaine fatalité en passant par une exposition simple des faits, Madah nous livre une résilience empreinte d'amour, d'empathie, de bienveillance et de gratitude. Une puissante Ode à la Vie dans laquelle frappe l'absence d'un

quelconque ressentiment, d'une haine qui pourtant pourrait être légitime...

Au coups les plus bas de l'existence , à chaque déchirure, cette véritable amazone, cette farouche guerrière répond avec une incroyable détermination méthodique. Avec son caractère franc, elle pose ses actions comme une mise gagnante et rafle le tout avec panache !

Vous serez émus, bousculés, dépités, peinés, certainement en colère, galvanisés, surpris, encouragés , éclairés et confortés page après page.

Plus qu'un voyage dans l'histoire de Madah, c'est avec une grande leçon de vie que vous avez rendez-vous. Un exemple pour les jeunes d'aujourd'hui et un hommage à toutes les personnes qui n'ont pas peur de faire devenir leurs rêves.

Ayélé GORAM
Écrivain Public.

« Fais de ta vie un rêve et d'un rêve une réalité. »

Antoine de SAINT-EXUPÉRY



Je respire...

J'ai toujours été seule à la recherche d'un monde idéal
J'n'ai jamais pu expliquer pourquoi la vie me fait si mal
Pourquoi j'ai froid à l'intérieur, pourquoi je saigne.
Devenue femme avant l'heure j'ai peur que ma flamme ne s'éteigne.
Mais arrêtez, j'ai à peine dix ans j'suis pas prête !
Laissez-moi rêver, j'ai tellement de chose en tête.
Mais le temps s'en fou, il a volé mon enfance
Et je l'entends ricaner et trinquer avec la souffrance...

A l'époque, j'avais la rage mais j'ai ravalé mes larmes.
J'ai trouvé le calme dans la peinture qui est devenu mon art.
A quinze ans j'explose ; il est tant que je prenne les armes ;
J'écris des rimes, des proses je sors de mon mitard.
Je suis libre enfin libre, je ne crains personne,
Pas même ces juges en baggy qui me soupçonnent,
M'accusent et abusent quand ils parlent de ma personne
Parce que je rappe dans les halls sans pression ; ça les impressionne...

J'ai toujours été seule à la recherche d'un monde idéal,
Mais déçue, la vie a fait de moi une marginale.
Je vis au jour le jour, comme une lionne je suis sur mes gardes.
Aux aguets je ne veux pas trébucher par mégarde,
Y'a tellement de pièges planqués dans cette jungle urbaine ;
J'ai su en esquiver mais mon cœur traîne
Et camoufle des histoires de vie qui me bouffent,
Me freinent mais pourtant j'ai déjà purgé ma peine.
Mais je ne peux pas m'évader, cette souffrance me colle à vie.
Comme si on m'arrachait une dent à vif sans anesthésie,
Je vois rouge mon cœur cogne dans ma poitrine, j'ai encore mal.
Je vis dans le noir en cage comme un animal
Mais je ne peux pas rester enfermée assise à me plaindre.
Alors que je rêve d'espace, d'oxygène et de plaine.
Je veux planer, traverser les montagnes et atteindre
Mes rêves ; chevaucher le vent, libre comme une Cheyenne

J'ai essayé de noyer mon passé mais impossible
Il remonte à la surface et me prend pour cible.

Alors je l'ai enterré, bétonné sous le macadam.
J'ai purifié mon âme avant que la vie ne me condamne.
J'ai pris mes bagages parce qu'ici personne ne me retient ;
Je ne sais même pas de qui je tiens ?

Je suis comme une plante sans racines
Sans soleil mais le destin m'a fait un signe ;
Ça y est je sais qui je suis : je suis une amazone digne
De faire partie du clan de ces femmes guerrières.
Torse bombé je porte maintenant la crinière
Blonde et j'ai mon blazer ancré et tatoué sur ma peau,
Même si le tonnerre gronde, je ne suis plus à fleur de peau.

CHAPITRE I

Je suis née à Brazzaville en 1979. J'avais l'habitude de dire que je me souvenais de ma naissance mais j'ai arrêté parce que l'on commençait à me prendre pour une folle. Je garde encore quelques souvenirs intacts dans ma mémoire. Une histoire de glace à la vanille, la maison en pierre de ma grand-mère et cette odeur de chicorée qui provenait du gros camion garé dans la cour. Je me souviens aussi de cette chanson : « Matondo yéyé Matondo digouda ; Matondo yéyé Matondo digouda... » Elle était chantée par cet homme habillé en costume jaune tout rafistolé. Il déambulait dans les quartiers, se mettait en scène en échange de quelques pièces. Je me demande encore aujourd'hui comment mon cerveau d'enfant de moins de quatre ans a pu stocker toutes ces informations. À cette époque, je vivais chez ma grand-mère ; je n'avais aucun souvenir de mon père. Je voyais ma mère de temps en temps ; je l'appelais 'Tantie Pélagie'. Pourquoi ? Je ne savais pas. Très longtemps j'ai cru que c'était parce qu'elle savait que tôt ou tard elle m'abandonnerait et qu'elle ne voulait pas créer de liens plus forts avec moi.

1983 : nouveau départ pour une nouvelle vie. D'habitude ceux qui choisissent de changer de vie le décident ; ils s'organisent, pèsent le pour et le contre, font des concessions, calculent les risques. Moi j'avais quatre ans et quelqu'un avait décidé pour moi. Je changeais de vie. Je voyais bien que ma grand-mère et ma tantie étaient tristes. Elles essayaient de me rassurer, mais leur douleur venait se loger au fond de mon petit cœur d'enfant. C'était la première fois que j'avais aussi mal : « tu iras retrouver ton père en France. Tout va bien se passer ne pleure pas Madami. C'est pour ton bien. » Retrouver ce père dont je n'avais aucun souvenir ? Je ne voulais pas les croire, je n'arrivais pas à les croire. Tout cela n'avait pas de sens. Je vivais l'instant présent et l'instant présent était trop douloureux pour moi. Alors je pleurais. Arrivée à l'aéroport de Brazzaville, une femme s'approcha de moi ; elle était belle, élégante avec un petit chapeau sur la tête et un joli foulard. Elle me prit la main, parla

à ma grand-mère et ma tantie en essayant de les rassurer. J'avais compris la situation, c'était peine perdue. Je la suivis sans faire d'histoire ; les larmes continuaient de couler sur mon visage. Je tournai ma tête, fixai ma grand-mère et ma tantie pour la dernière fois. Le visage trempé et le regard dans le vide, je suivis cette dame, laissant mes racines et mes origines derrière moi. Arrivée en France, je ne pleurais plus. J'étais épuisée. Toute cette histoire, cette douleur avait absorbé mon énergie. À l'aéroport, une dame vint me chercher. Elle était belle et douce. Physiquement, elle ressemblait à ma Tantie. La ressemblance était incroyable ! Elle me parlait mais je ne comprenais pas. Nous avions du mal à communiquer. Je parlais le lari, elle le français. Elle me prit la main, m'emmena aux toilettes et me déshabilla. Elle remplaça mon ensemble en wax, un tissu africain, par une jolie robe fleurie de coupe européenne.

Ça y était, c'était bien réel ! Je changeais de vie. Nouveau départ pour une nouvelle vie.

J'arrivai à Issy-Les-Moulineaux dans une nouvelle famille. Moi qui était censée être l'aînée, je devins la benjamine. Cela me plaisait ; désormais j'avais une sœur et un frère de trois et deux ans de plus que moi. Et puis ils étaient cool avec moi ; je faisais tout pour qu'ils m'aiment. Nous n'avions pas le même sang mais 'demi' ne voulait rien dire pour moi qui était entière. C'était ma famille d'abord, Maman, ma sœur mon frère et moi. Excusez-moi, j'oubliais mon père. Je ne le comprenais pas, j'avais du mal à le cerner. Il était sombre et triste. Je ne comprenais pas l'indifférence qu'il avait à mon égard. Je compris vite qu'ils étaient deux dans ce corps : l'homme intelligent, heureux, drôle et puis l'autre, celui que je côtoyais au quotidien. Tous les dimanches, il retirait la broderie posée sur le tourne disque, sortait ses vinyles et s'illuminait. Il riait, dansait et chantait. C'était agréable de le voir comme ça. Il aimait les voix graves, rauques comme Patricia KASS et Bonnie TYLER. Il aimait la Rumba congolaise et la musique antillaise. J'appréciais ; mon cœur absorbait ces bonnes ondes et mon cerveau enregistrerait ces bons moments. Le lundi, il rentrait dans

sa bulle, et l'autre reprenait sa place. Dans ce foyer, je pouvais enfin prononcer ce mot que je croyais interdit auparavant : Maman. J'en avais une maintenant. Il fallait que je la garde, que je me comporte bien pour qu'elle ne m'abandonne pas à son tour. Ma mère je l'aimais, elle était tout pour moi. C'était mon idole. Elle était belle, jolie courageuse et élégante. C'était une de ces femmes de l'ancien Dahomey. Une amazone béninoise. Elle avait une vision, des valeurs, des projets. J'avais six ans, mais je comprenais tout, je voyais tout ce qu'il se passait. Je compris que la vie de couple n'était pas facile. Papa ne me parlait pas mais maman me disait tout. Je pris parti pour elle. Je ne comprenais pas le comportement de papa, comment pouvait-il être aussi méchant avec cette femme qui avait recueilli sa fille et qui l'élevait comme son propre enfant ? Je jurais, de devenir quelqu'un pour pouvoir la rendre heureuse un jour. Les week-ends où mon frère et ma sœur allaient voir leur père, je restais seule avec ma mère. J'aimais ces moments où elle invitait ses amies. C'était l'heure du thé. C'était comme jouer à la dinette, mais en grandeur nature. Un service en porcelaine avec de belles tasses et un beau sucrier. Je me concentrais sur ce jeu amusant mais malheureusement, mes oreilles entendaient tout et envoyaient les sons à mon cerveau. Celui-ci analysait et aussitôt mon cœur se serrait. Une fois de plus j'avais mal.

« Mais elle a grossi ! Il faut faire quelque chose ; et sa mère, cette traînée ? Elle prend de ses nouvelles ? Tu vas la garder combien de temps encore ? » Elles ne se souciaient même pas de ma présence. J'étais dans la cuisine, je préparais l'assiette des petits gâteaux pendant qu'elles m'envoyaient leurs poignards en pleine poitrine. Oui j'étais blessée et j'avais mal. Du coup, les adultes je ne leur parlais pas ou très peu. Comme beaucoup d'enfants, j'avais le don de lire dans leurs cœurs. Beaucoup d'entre eux étaient hypocrites. Ils ne méritaient pas que je converse avec eux. D'ailleurs, ce fut rapidement un problème parce que lorsqu'un adulte me questionnait, je ne répondais pas, lorsque l'on m'accusait je ne me défendais pas. Je laissais planer le doute, ce qui les agaçait. Personne n'arrivait à me cerner. Ils

ne pouvaient pas me cataloguer, me mettre dans une case, dans une cage :

« Trop sauvage et insolente la petite ! »

Au mois de septembre, Je rentrai à l'école. J'étais un peu intimidée. Dans la classe, j'étais la seule noire. Les enfants me demandaient pourquoi j'avais cette couleur de peau, différente de la leur. Pour me défendre je me suis mise à raconter des histoires. Des histoires farfelues qui répondaient à leurs questions. Je remarquai cette fille aux yeux ronds qui avait l'air fascinée par mes histoires. Elle s'appelait Aurore. Elle disait à tout le monde : « Tatiana, c'est ma meilleure copine. » Elle s'asseyait à côté de moi et me donnait toujours la main pour se ranger. Je ressentais chez elle une envie de me protéger. J'étais désespérée, je ne comprenais pas son comportement. Comment cette petite fille de quatre ans pouvait-elle avoir de l'estime pour moi alors que la femme qui m'avait mis au monde, m'avait lâchement abandonnée? J'avais décidé de construire un mur entre mon cœur et les autres, mais cette petite fille m'en dissuadait. Alors je décidai de changer les règles. Seuls les enfants avaient le droit d'entrer dans mon monde ; pas de passe-droit pour les adultes. Même à la maison en présence d'adultes, je ne parlais pas ou je m'exprimais tout doucement. Au catéchisme et en classe je ne parlais pas. En maternelle ma maitresse convoqua mes parents pour comprendre mon comportement. En primaire et au catéchisme, ce fut pareil. Même le prêtre sonna à notre porte un soir pour essayer de comprendre ce qui se passait dans ma tête. Une fois de plus, je les entendais parler comme si j'étais absente. Les adultes aimaient les raccourcis. Ils ne se formalisaient pas ; pourquoi analyser la situation ? Aucune remise en question. Ils semblaient avoir trouvé leur réponse :

« Elle est un peu bête la petite, elle ne comprend pas tout... »

J'avais huit ans mais j'étais lucide. Je savais qu'ils avaient tort. Je refusais de rentrer dans leur jeu, dans leur case, dans leur cage.

À aucun moment, ils ne se demandaient ce que je ressentais, comment je vivais ma séparation avec ma tante, ma grand-mère et ma terre d'origine. Et cette histoire d'abandon, comment la digérais-je ? Et ces adultes, qu'avaient-ils fait pour me rassurer ? M'avaient-ils aidée et permise de mettre des mots sur mes doutes ? Mes craintes ? M'avaient-ils aidée à gérer mes sentiments pesants, ces non-dits, ces blessures ? Non, rien de tout cela ! Pour mon père j'étais trop bête ; pour ma mère j'étais un peu doudoune... Mais aujourd'hui, je sais qu'elle savait. C'était la seule à savoir depuis le début 'Qui j'étais'.

Alors à huit ans, je fis ma deuxième déclaration : « je jure de tous les faire mentir et de devenir 'Quelqu'un' ! » Je montrerai avant tout à cette dame qui m'avait abandonnée qu'elle a eu tort. J'avais un défi, un deuxième objectif de vie. La famille s'agrandissait, une petite sœur arriva en 1984, un petit frère en 1985, un autre petit frère en 1988. Nous étions six enfants et je les aimais tous. Je continuais à faire attention à mon comportement pour ne jamais me faire renvoyer, rejeter, exclure ou abandonner de cette famille. Ma formation sur la vie commença très tôt. Mon mentor, mon sensé c'était elle. J'aimais ces moments que l'on passait ensemble. J'étais son disciple ; maman m'enseignait la vie, elle n'arrêtait pas de me dire « tu ne dois jamais faire confiance à un homme » Tu dois gagner ton indépendance. Elle me montrait l'exemple : ce qu'elle disait, elle le faisait. Maman travaillait beaucoup et dur pour subvenir à nos besoins. Nous avions l'essentiel : des vêtements propres, de la nourriture et l'attention d'une mère. Elle m'inculquait ses valeurs tels que le partage, l'empathie et la bienveillance. Elle était Aide-Soignante ; elle nous racontait son travail de temps en temps. Elle avait du courage. Elle me disait aussi qu'il fallait donner pour recevoir de la vie. Je l'écoutais attentivement et observais tout ce qu'elle faisait. Elle me répétait qu'il fallait avoir le cœur pur et faire du bien parce que tout ce qu'on sème, fini toujours par nous revenir : « sème la tristesse, tu récolteras de la tristesse mais sème du bonheur et la vie te le rendra. » Je mettais en pratique tout ce qu'elle me disait, même si c'était difficile pour moi de vider mon petit cœur d'enfant plein de tristesse et

de violence mais embaumé d'espoir. C'était comme masquer une odeur nauséabonde avec du parfum.

Avec ma mère, j'appris à faire les courses, à tenir une maison propre, à repasser le linge et à cuisiner. Je faisais beaucoup de plats : paëlla, couscous, yassa, choucroute... Mais ma spécialité était la sauce 'Jah', sauce béninoise. Oignons, tomates et crevettes séchées. Tout cela mixé et cuit à la bonne température. J'étais fière de le cuisiner à chaque fois que nous recevions des invités. Ma mère, je l'aimais, c'était mon modèle. Plus tard je voulais devenir 'Elle' ! Elle m'a enseigné un savoir-faire et un savoir-être que je développerais et ajusterais par la suite. Elle se présentait comme ma sauveuse et c'est ainsi que je la voyais. Elle me répétait sans cesse que la femme qui m'avait mis au monde m'avait abandonnée et qu'elle faisait tout pour m'oublier. Elle aurait même entendu que cette dernière avait eu une deuxième fille pour me remplacer... Une fois, je reçus un colis avec des oranges ; c'était ma tante qui me l'avait envoyé. Tout de suite ma mère ouvrit le paquet et le jeta au vide ordure : « c'est trop dangereux pour toi » me dit-elle. « Elle veut t'empoisonner. »

Un jour, j'entendis mes parents parler au sujet d'un oncle : le mien. Ils s'énervaient. Mon père expliquait à ma mère que c'était quand même mon oncle et qu'il était important que j'aille le voir. Elle n'était pas d'accord mais finit par accepter malgré tout. Lorsque le jour arriva, elle me mit sur mes gardes : « méfie-toi, il est très méchant ; il sort de prison. Sois attentive à tout ce qui se passera et tu me le raconteras à ton retour. » La première fois, lorsque mon oncle sonna à la porte, je sortis le rejoindre sur le palier. Et comme prévu, je lui adressai à peine la parole ; je boudais. Il fut gentil avec moi. Il avait la même intonation de voix que mon père et un petit accent congolais. Cela me faisait du bien même si je ne le montrais pas. Moi qui étais en manque d'amour et de reconnaissance ! Nous passâmes toute la journée ensemble. Il m'emmena au Mac Donald et ensuite nous fîmes du shopping dans le magasin C&A : « prends tout ce que tu veux ma nièce. » Je pris des jupes et des robes ; je m'en souviens

encore aujourd'hui. Je voulais être belle. Il me permettait de devenir une princesse. Je boudais encore mais dans le fond j'étais heureuse. Au moment de rentrer, il me prit dans ses bras et m'enlaça affectueusement. Incapable de lui rendre son affection je lui dis au revoir, pris mes paquets et le laissai sur le palier. J'avais passé une agréable journée mais je ne pouvais pas le dire à ma mère. Mon petit cœur d'enfant sautillait dans ma poitrine. Il était léger ; il était content et apaisé. Il est venu me chercher deux fois et ensuite, plus de nouvelles. Une fois de plus, on m'abandonnait. C'est dans ces moments-là que je me disais que j'avais de la chance de l'avoir, cette femme qui m'élevait comme si j'étais son enfant. Du moins c'est ce que je pensais à cette époque. Alors moi, la petite sauvage, j'acceptai finalement de rentrer dans cette case, cette cage sécurisée, au détriment de ma liberté. Je ne disais jamais ce que je pensais mais en retour, j'avais la présence d'une mère.

Elle nous envoya très tôt en colonie. J'aimais ces séjours d'un mois pendant les vacances d'été. J'ai eu la chance d'y aller trois fois. Une fois avec mon grand frère à Salin et les deux autres fois, j'y étais seule. C'était l'occasion de découvrir de nouvelles choses, de nouveaux paysages, de faire des activités peu communes comme le poney, la randonnée, de grands jeux de pistes... L'occasion de se faire des amis, de s'exprimer à travers le chant, la danse et les loisirs. Je revenais les yeux pleins d'étoiles à chaque fois. J'aimais le travail que faisaient les animateurs : ils s'amusaient et ils nous amusaient. Ils étaient bienveillants et toujours dynamiques. Je gardais ces images qui me réchauffaient le cœur. J'ai eu la période 'Youpi l'école est finie' ! Après mes devoirs, j'allumais la télévision et je restais bloquée sur la chaîne 5. Woouah !!! C'était mon univers. Je découvrais les mangas. Ces héroïnes étaient Candy, Gwendoline, Charlotte, Polyana, Gigi, Georgie, Anabelle, Lady Oscar... Des petites filles blanches, souvent blondes aux yeux bleus. Physiquement je ne leurs ressemblais pas, mais leurs parcours de vie étaient identiques au mien. Orphelines, abandonnées, tristes et recueillies par des personnes qui voulaient bien s'en occuper. Nous étions pareilles et malgré tout